

Entre la veine et l'aorte

Stéphanie Filion

Numéro 10, 2009

Viande

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filion, S. (2009). Entre la veine et l'aorte. *Biscuit Chinois*, (10), 96–99.



Stéphanie Filion

Après sa maîtrise en littérature, Stéphanie Filion mène un laboratoire indépendant sur le domestique et la filiation, où elle explore à fond les notions d'intime et de quotidien. Puis elle renoue avec l'écriture et publie des textes dans diverses revues (*Virages*, *Jet d'encre*, *Zinc*, *XYZ*). Parfois elle se prend pour une autre : la Vierge Marie, Nana Mouskouri ou Florence Nightingale. Ça lui passe. Même si elle travaille depuis quelques années en coulisse d'un restaurant montréalais, elle poursuit ses recherches pratiques sur l'enfermement et compte publier un recueil de nouvelles sur le sujet dès qu'on lui laissera un peu de temps libre.

entre la veine et l'aorte

Je pensais que ce type d'incident ne m'arriverait plus. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je me croyais guérie. Mais voilà, alors que je rentrais de l'épicerie, mon sac lourd sous le bras, je me suis un instant arrêtée devant un arbre, un seringa parfumé qui poussait au coin des rues Prince et Ayl. Le quartier était doté d'un charme sans pareil, même si de nuit, il se révélait bruyant, à cause des étudiants de l'université qui aimaient à s'enivrer. Moi je dormais d'un sommeil profond dès que le jour tombait, mais certaines personnes n'y arrivaient pas. D'ailleurs, juste au coin, un écriteau « à vendre » témoignait d'un nouveau départ.

Sous le grand seringa, tels des confettis, des centaines de pétales blancs jonchaient le sol. Comme si un mariage venait de s'y dérouler, à la hâte, alors que la nuit allait bientôt tomber. Un mariage secret, un mariage sans invités. J'ai vu un objet briller au milieu des pétales, et je me suis penchée pour le ramasser. C'est à ce moment que mon cœur est sorti de ma poitrine. Voilà bien deux ou trois ans que ça ne m'était pas arrivé.

Dès que je me suis penchée, le poids de mon sac m'a un peu trop tirée vers l'avant. J'ai senti mon cœur qui déboulait, qui suivait son chemin pour sortir de mon corps, qui frayait à travers ma cage thoracique et glissait sous la peau mince de mon sein. Puis, il s'est arraché de l'étroite niche sous mon aisselle pour tomber sur le sol, au coin des rues Prince et Ayl.

Enfant, ces épisodes ne m'avaient apporté que des moqueries. Lorsque j'étais agitée, il sortait pour un oui pour un non, il ne savait pas se contenir, rester à l'abri à l'intérieur de mon corps, comme le cœur des autres écoliers. Ma mère m'avait bien enseigné comment le manipuler pour ne pas m'emmêler entre la veine et l'aorte. Maintenant que je vieillissais, il devenait de plus en plus malaisé de remettre l'organe dans mon sein gauche. Chaque fois, c'était tout un embarras pour le replacer dans sa cage.

J'ai jeté un rapide coup d'œil aux alentours, personne ne m'avait remarquée. J'ai pris délicatement mon cœur entre mes mains. Il était tiède et battait fort, tout à son affolement d'être dehors.

Je m'étais habituée à la tiédeur de sa muqueuse, à la douceur de sa membrane. Un jour, un homme avait tenté de le caresser, lors d'une étreinte. La carnation rose corail et la vue du sang qui battait dans la veine l'avaient surexcité, comme un carnivore devant une belle pièce. Je me gardais bien désormais de le montrer à qui que ce soit.

Pensons pratique. Je ne pouvais pas le remettre en place ainsi, couvert de pétales et de poussière. En tirant un peu sur l'aorte, j'avais juste assez de jeu pour le déposer dans mon sac de provisions, sur les poivrons et la truite. Dans un souper, dernièrement, un type m'avait raconté

combien il aimait pêcher la truite. Il la parait ensuite dans le lavabo et, dans les intérieurs du poisson évidés sur le comptoir, il pouvait voir le cœur battre encore quelques instants. J'avais souri distraitemment en observant ses lèvres bouger.

Je suis repartie d'un bon pas, la tête baissée, mon cœur emballé de pétales dans mon sac. Je voulais rentrer rapidement pour ne pas qu'il prenne la fraîche dans cette petite soirée de la fin juin. J'ai plongé la main dans ma poche, où j'avais enfoui plus tôt l'objet brillant sans l'examiner. C'était un jonc, un fin jonc en or. On aurait même dit une alliance.